

Pourquoi Lacan est-il si obscur ?

Filip Buekens

Professeur de philosophie à l'université de Tilburg (Pays-Bas)

Dans : C. Meyer, M. Borch-Jacobsen, J. Cottraux, D. Pleux, J. Van Rillaer *et alii*,
Le Livre noir de la psychanalyse. Vivre, penser et aller mieux sans Freud.

Paris : Les Arènes, 2005, p. 269-277.

Edition en livre de poche, Edition 10/18 (n° 3991), 2007, p. 341-351

Traduit du néerlandais par Jacques Van Rillaer

Des lecteurs de Lacan ont avancé les explications les plus curieuses pour l'impénétrabilité de son discours. Beaucoup de ces arguments sont des *sublimations* : des mécanismes de défense et même une glorification de courants de pensée manifestement étranges, une forme de surréalisme conceptuel, qui a envoûté pas mal de monde et pas seulement des psychanalystes. Ces adhésions montrent à quel point des lecteurs et des interprétateurs se sont laissés duper par le maître.

Par exemple Judith Gurewich n'hésite pas à parler du caractère « révolutionnaire » de Lacan. Si ses « brillantes » formulations ne sont pas comprises, c'est simplement à cause de « préjugés »¹. Mais quels sont ces préjugés ? Le fait d'adopter un point de vue critique à l'égard de quelqu'un qui a l'ambition de présenter une théorie ? Peut-on dire qu'une critique raisonnable est *ipso facto* la mise en œuvre de préjugés ? L'obscurité réside-t-elle dans les théories compliquées auxquelles le héros fait allusion ou dans les « concepts techniques de la logique » ?

Suzanne Barnard écrit à ce sujet :

« Ses arguments tournent souvent autour de références philosophiques (p.ex. la théorie des fictions de Bentham) et de théories (p.ex. la théorie du nombre, la théorie des jeux, la topologie) relativement obscures »².

Cet usage présuppose évidemment que les aspects idiosyncrasiques soient clairs pour les initiés. Le problème est précisément que l'utilisation, que Lacan fait de la logique et des mathématiques, suppose que vous ne fassiez *pas* référence aux interprétations classiques de la logique et de la théorie des ensembles. On devrait se fonder sur les étranges interprétations que Lacan en fait lui-même. Ce ne sont pas ces disciplines comme telles qui font de lui un penseur idiosyncrasique, mais les curieuses interprétations qu'il en donne. La logique et les théories des ensembles sont des disciplines parfaitement transparentes... sauf dans la version lacanienne. Même chez les interprétateurs chevronnés de Lacan règne une totale disparité concernant la signification de ses formalisations logiques.

¹ Gurewich, dans A. Vanier (2000) *Lacan*, New York : The Other Press, p. viii.

² Suzanne Barnard, « Introduction », dans S. Barnard & Bruce Fink (2002) eds, *Reading Seminar XX. Lacan's Major Work on Love, Knowledge, and Feminine Sexuality*, Albany : State University of New York Press, p. 3.

Une autre stratégie consiste à présenter son œuvre comme un « rébus »³, comme le seraient, si l'on en croit Freud, les rêves :

« On peut caractériser les écrits de Lacan de cette manière, car leur substance concerne la nature de l'inconscient, tel que Freud l'a compris, cette dimension de l'expérience humaine qui transcende l'essence du discours conscient, rationnel, et qui n'émerge dans la conscience qu'à travers des lueurs diffractées prenant diverses formes — la forme d'un rébus, par exemple, dans le cas d'un rêve. En disant que l'œuvre de Lacan, dans sa substance, est un rébus, nous voulons suggérer qu'elle se rapporte à un champ dont la nature véritable échappe aux rétrécissements qu'opère un exposé rationnel »⁴.

Ses textes seraient

« essentiellement une démonstration concrète, via l'expression verbale, des cheminements pervers de l'inconscient tels qu'il en fait l'expérience »⁵.

Mais pourquoi celui qui a l'ambition explicite d'élaborer une théorie sur un thème, intrinsèquement difficile et même obscur, devrait-il écrire de façon obscure ? Une théorie portant sur un phénomène X ne doit pas reprendre des caractéristiques de X pour être vérifiable, réfutable, consistante ou correcte. Il existe quantité de théories philosophiques et logiques concernant des *choses vagues* et des *concepts imprécis* (à partir de quand quelqu'un est-il chauve ou riche?), qui n'en sont pas moins présentées de façon claire et bien argumentée. En fin de compte : si ces raisons sont justifiées, comment expliquer que Freud, qui a soi-disant fait des découvertes décisives sur l'inconscient, ait fait *des exposés d'une clarté exemplaire*. L'argument lacanien implique que Freud, du fait même qu'il a écrit de façon compréhensible, n'a rien compris à l'inconscient ! Notons bien que la métaphore du rébus, introduite par Freud lui-même, induit en erreur : un rébus suppose, exactement comme des mots croisés ou des hiéroglyphes (des comparaisons reprises par Lacan), qu'il y a une solution au rébus (aux mots croisés, aux hiéroglyphes) et qu'on peut la reconstruire. (L'interprétation une découverte et non une construction).

Madan Sarup écrit :

« Les écrits de Lacan sont un rébus parce que son style imite son objet d'étude. Non seulement il explique l'inconscient, mais il essaie de l'imiter. L'inconscient devient non seulement l'objet d'étude, mais, au sens grammatical, le sujet, le locuteur du discours. Lacan croit que le langage parle le sujet, que le locuteur est le sujet du langage plutôt que son maître »⁶.

³ Voir p. ex. J. Lacan (1966) *Ecrits*, Seuil, p. 470 : « Le rêve est un rébus [dit Freud]. Qu'eût-il fallu qu'il ajoutât pour que nous n'en attendions pas les mots de l'âme ? » Malcolm Macmillan a montré à quel point la métaphore du rébus est fallacieuse (*Freud Evaluated*, Cambridge : MIT Press, 1997, p. 660).

⁴ Muller, J.P. & Richardson, W.J. (1982) eds, *Lacan and Language. A Reader's Guide to "Ecrits"*, International Universities Press, s.l., 1982, p. 2.-3.

⁵ Ibid., p. 3. On trouve de semblables considérations chez Bice Benvenuto et Roger Kennedy (1986) *The Works of Jacques Lacan*. London : Free Association Books, p. 13.

⁶ Madan Sarup (1992) *Lacan*, New York : Harvester Wheatsheaf, Modern Cultural Masters, p. 80.

L'obscurantisme se trouve ici justifié par la référence interne à des propositions sur le langage et le sujet : « le langage parle le sujet », « le locuteur n'est pas le maître de la langue qu'il parle ». Le langage de Lacan serait le langage de l'inconscient qui utiliserait le canal d'énonciation dénommé « Lacan ». Il imiterait l'inconscient de Lacan.

Le fait que Lacan *imiterait* le langage de l'inconscient (de l'inconscient qui parle ?) implique que Lacan ait une conception adéquate de l'inconscient (vous ne pouvez imiter *correctement* un phénomène que si vous disposez d'une conception adéquate du phénomène à imiter). Mais que se passe-t-il si Lacan a mal compris l'inconscient ou seulement de façon partielle ? Qu'est-ce qu'imiterait alors son style exubérant ?

Deuxièmement. À supposer que le style baroque de Lacan soit une imitation de l'inconscient ou, plus fort encore, que l'inconscient énonce lui-même sa théorie (Lacan étant un tuyau acoustique d'une théorie de l'inconscient, formulée par son propre inconscient ?), cela ne suffit pas à justifier son style et ses étranges raisonnements. Pourquoi Lacan peut-il parler de la sorte lorsqu'il veut présenter une théorie ?

En troisième lieu. Le caractère impénétrable de l'objet et la présentation de la théorie ne sont pas intrinsèquement liés, sinon tout projet de paraphraser la théorie de Lacan de façon compréhensible donnerait une *fausse image* de sa théorie.

Quatrièmement. La structure de l'argumentation de Sarup présente un problème fondamental : l'obscurantisme lacanien est justifié à partir d'un point de vue interne à la théorie lacanienne. Sarup défend l'obscurantisme par des propositions lacaniennes : « le langage parle le sujet », « le locuteur est sujet au langage ». Son raisonnement est le suivant : du fait que le langage parle le sujet, la théorie de Lacan « est parlée par le langage de l'inconscient », du moins dans son cas ; comme l'inconscient est un rébus, les écrits de Lacan doivent également être un rébus. L'objection selon laquelle beaucoup de ces propositions sont *défendues et argumentées* par Lacan ne tient pas : il faudrait démontrer que ces propositions sont correctes. Le style obscur de Lacan est, dans le meilleur des cas, *en concordance* avec ce qu'il écrit sur l'inconscient, mais cette concordance ne justifie évidemment pas ce style. Et lorsque Lacan a *l'intention* de présenter sa théorie d'une façon baroque, son choix se fonde sur des considérations *rationnelles* et *l'on ne peut pas dire, dans ce cas, que c'est son inconscient qui a la parole*. Les intentions sont toujours des états conscients et raisonnables, qui témoignent de décisions d'un agent⁷.

En fin de compte, cette proposition implique que, pour pouvoir comprendre Lacan, *il faut supposer qu'elle soit vraie*. Celui qui n'accepte pas cette déclaration — fondée sur la théorie de Lacan — rejette du même coup la théorie sur laquelle elle est basée. Si le contenu d'une théorie ne se comprend que pour autant que le lecteur accepte qu'elle soit vraie, le lecteur peut s'estimer à juste titre coincé. Une exigence minimale d'une théorie est qu'elle demeure compréhensible même si par la suite elle apparaît fautive ou insuffisamment argumentée.

Samuel Weber⁸ présente encore une application bizarre d'une affirmation intra-théorique. Selon Lacan, la signification de signifiants peut, dans le meilleur des cas, être établie « après-coup » — la signification étant déterminée « contextuellement ». Une question notoirement difficile est d'établir de façon précise la signification, dans la théorie de Lacan, du terme

⁷ Pour une théorie des intentions, voir Donald Davidson (1980) *Essays on Actions and Events*, Oxford : OUP.

⁸ Weber, S. (1991) *Return to Freud. Jacques Lacan's Dislocation of Psychoanalysis*. Cambridge : Cambridge University Press, p. 63-64.

« signifiant ». En effet, Lacan en parle de façon très obscure. La justification serait, selon Weber, ce que nous avons dit ci-dessus : *le caractère rétroactif de la détermination de significations* :

« Le terme “signifiant” — au sens formel : un mot — n'a pas une signification simple ou clairement déterminée. Ce qu'il désigne et indique — en tant que configuration de différences — engendre du sens rétroactivement, comme résultat de la “désignation” comme telle. [...] Si ce processus désigné par le signifiant constitue une condition de possibilité du mot, en qualité d'unité signifiante qui à son tour est un constituant indispensable du concept, le signifiant ne peut pas être saisi en termes d'un contenu particulier, mais ne peut être représenté que de façon formelle, par ce que Lacan appelle un “algorithme”. Cette formule indicible peut être écrite: $f(S)1/s'$ »⁹.

La stratégie est claire. Lorsque des concepts essentiels de la pensée lacanienne sont obscurs (ici le signifiant), les lacaniens disposent d'une explication intra-théorique : la signification de ce terme ne devient compréhensible que “dans un système de différenciations avec d'autres signifiants” et, du fait que nous ne disposons pas d'une vue d'ensemble de ce système de signifiants — chaque signification étant dépendante du contexte et le contexte étant indéterminé —, nous ne pouvons pas vraiment saisir la signification du terme “signifiant”. Le problème posé par l'argument de Weber est que la *vérité* des propositions lacaniennes est présupposée pour *justifier* une interprétation spécifique. Mais que se passe-t-il si les interprétations de Lacan ne sont pas correctes ? Ou si ces propositions ne valent que pour les associations libres durant une séance de psychanalyse ?

Malcolm Bowie, un spécialiste anglais de la littérature, commence un livre sur Lacan par ces énoncés :

« Lacan est un théoricien des passions humaines qui manifeste une franche hostilité à l'égard du langage “théorique”. Le désir est l'objet d'étude de la psychanalyse, mais il y a toujours quelque chose qui manque lorsque l'analyste écrit sur ce sujet... Peu importe l'énergie dépensée à “articuler le désir” — disons en construisant une théorie —, le désir échappe toujours aux phrases, aux diagrammes et aux équations. Mais, insiste Lacan, les théories ne doivent pas être silencieuses sur ce qui leur échappe »¹⁰.

L'argument est donc que *peu importe la précision avec laquelle vous voulez écrire sur les désirs, l'objet de votre recherche « échappera » inmanquablement à la théorisation*. Nous pensons que cet argument ne devrait pas faire renoncer à une approche théorique. En effet, toute description théorique d'un phénomène réalise une abstraction d'aspects ou de propriétés de l'objet d'étude. Si l'argument est correct, il implique qu'une théorie sur la poésie expérimentale devrait elle-même présenter ce caractère expérimental ou qu'une théorie sur des expériences phénoménales (la douleur p.ex.) n'est correcte que si elle est une parfaite évocation de la douleur. C'est une exigence *absurde*. L'ambition d'une théorie est de décrire et d'expliquer un phénomène et non de *dupliquer*, de l'une ou l'autre manière (incohérente), ses aspects étranges, inattendus ou énigmatiques. L'attitude hostile de Lacan à l'égard du discours théorique est par ailleurs en contradiction avec ses ambitions « scientifiques »

⁹ Ibidem, p. 64.

¹⁰ Malcolm Bowie (1991) *Lacan*. Cambridge : Harvard University Press, p. 1.

explicités¹¹. Enfin, il n'y a aucune raison de faire d'une théorie qui révèle l'inconscient une théorie générale de la communication et certainement pas une théorie du langage des théories sur l'inconscient.

Quand Lacan énonce qu'il parle et écrit en tant qu'analyste et qu'il n'est donc pas lié par les exigences d'un discours « théorique », il est en contradiction avec l'affirmation que la psychanalyse lacanienne est une théorie *scientifique* et que, de toute façon, il articule une théorisation de l'inconscient. Il est évident qu'un thérapeute, dans sa pratique, peut se contenter d'utiliser des concepts théoriques sans les énoncer. Par contre, il n'y a aucune raison d'accepter que les textes de Lacan doivent être lus comme des textes ou des manuels de thérapie.

Une autre justification de l'obscurantisme lacanien se trouve dans l'avant-propos de Judith Gurewicz au livre d'Alain Vanier :

« Le décryptage de ses écrits ardu requiert non seulement des efforts intellectuels, mais également des processus inconscients. La compréhension commence à poindre lorsque les lecteurs-analystes retrouvent dans leur propre travail ce qui est exprimé de façon sibylline dans le texte »¹².

Le premier argument de Gurewicz prend appui sur l'hypothèse fondamentale de Lacan que le sujet, précisément, n'est pas maître de ses processus inconscients et ne peut donc pas s'associer au déchiffrement du code lacanien. L'implication de cette hypothèse est que, puisque nos processus inconscients sont toujours à l'œuvre et le sont donc également lorsque nous lisons Lacan, la compréhension de Lacan devrait en être facilitée. Mais pourquoi éprouvons-nous tant de difficulté à comprendre Lacan alors que notre inconscient est toujours au travail ? Est-ce que notre inconscient, qui devrait assimiler la signification cachée de ses textes, refuse de nous la livrer ? Si c'est le cas, est-ce que nous voulons ne pas savoir comment l'inconscient assimile ces textes et pourquoi il nous en refuse la compréhension ? Finalement, pourquoi une théorie de l'inconscient devrait-elle s'adresser à mon inconscient ?

Si le deuxième argument est correct, seuls les psychanalystes accomplis ont accès à la signification cachée des textes lacaniens et les autres lecteurs, par définition, ne peuvent entrer dans ce processus. Du point de vue empirique, c'est discutable : il y a quantité de non-praticiens de la psychanalyse qui comprennent (ou prétendent comprendre) Lacan. D'autre part, l'argument joue sur le double sens du mot « comprendre », ce qui l'invalide. En effet, il y a une différence importante entre (a) comprendre une théorie, les concepts et les propositions qui s'y trouvent et (b) la capacité de reconnaître des phénomènes ou des symptômes sur la base de la connaissance d'une théorie. L'argument utilisé ici est qu'on ne peut comprendre une théorie et ses concepts que si l'on reconnaît dans sa propre pratique des phénomènes décrits par la théorie — autrement dit, (b) est une condition nécessaire de (a). Mais la relation est précisément en sens inverse : quand on parle de *la reconnaissance d'un phénomène dans les termes d'une théorie qui en rend compte*, il faut *d'abord comprendre la théorie* qui permet cette reconnaissance. Affirmer que la reconnaissance de phénomènes dans les termes d'une théorie (des observations guidées par la théorie) est une *condition nécessaire* pour comprendre la théorie est une confusion conceptuelle.

L'objection selon laquelle Lacan ne présente pas une théorie est contredite par le maître lui-même, mais aussi par le statut que donnent les interpréteurs des textes lacaniens : même

¹¹ Voir Jean-Claude Milner (1995) *L'Œuvre claire*, Paris : Seuil.

¹² Gurewicz, dans Vanier, *o.c.*, p. xii.

lorsqu'ils commencent par dire que Lacan parle en tant que thérapeute, ils finissent toujours par une explication de la *théorie* (appelée parfois *métapsychologie*), qui se trouve à la base de son discours. Le terme « théorie » ne peut être éliminé de leurs analyses. On peut assurément accepter la « théorie » (comme p.ex. chez Malcolm Bowie) selon laquelle la signification (littéraire, esthétique) d'un texte ou d'un phénomène psychique ne peut se saisir entièrement dans un cadre théorique et conceptuel. Cet énoncé disqualifie seulement une conception extrême de la théorisation, qui prendrait un système conceptuel fermé comme le modèle d'une théorie exhaustive de la science ou de phénomènes psychiques. Bowie critique, avec raison, une telle conception. Mais est-ce une raison pour décrire Lacan comme anti-théoricien ? Ce problème traverse toute l'œuvre de Lacan : d'une part, il faudrait échapper aux conventions du langage théorique ; d'autre part, tous les moyens sont bons pour faire de la psychanalyse une science à part entière. Il n'y a pas de solution à ce dilemme. Les raisons de s'échapper du langage théorique ne tiennent pas et le curieux scientisme de Lacan est voué à l'échec.

Lacan a-t-il besoin de nouveaux concepts ? Du fait que son objet d'étude, l'inconscient, est relativement nouveau, il s'y croit obligé. Celui qui lit Lacan doit apprendre une nouvelle langue : « l'Autre », « le réel », « le Signifiant », etc. Certes, une théorie de l'inconscient, comme toute théorie nouvelle ou révolutionnaire, doit introduire de nouveaux concepts et ceux-ci ne doivent pas se réduire à des concepts familiers. Freud a été également confronté à ce problème, mais cela ne l'a pas amené à écrire de façon obscure (répétons qu'il suffit de prendre un livre de Freud pour montrer la possibilité d'écrire de façon claire et remarquablement didactique pour introduire de nouveaux concepts). Tout développement d'un nouveau champ théorique s'accompagne de l'introduction de concepts ou de nouvelles significations de concepts en usage. En pratique, cela ne devrait pas poser de gros problèmes : il suffit de travailler soigneusement, d'éviter les ambiguïtés et de parler de façon cohérente. Lacan ne tient pas compte de ces principes. Prenons une comparaison : on peut parfaitement comprendre les théories de Newton et d'Einstein, bien qu'elles se situent dans des paradigmes différents. Affirmer que Lacan se réfère à un « paradigme unique » n'excuse pas son obscurité.

Je conclus que les éloges dithyrambiques de Lacan n'ont pas de justifications rationnelles. Les arguments des lacaniens sont, comme beaucoup de raisonnements du maître lui-même, conceptuellement incohérents et, pour toute personne douée de raison, complètement à rejeter.